

Vagabondages à N'Djamena ¹

Christian DUBOIS

Elles sortent de terre.

Briques de terre. Murs de terre.

Et toujours prêtes à y retourner, à la terre. Comme ses occupants.

Comme nous tous.

Y retourner sous les coups d'un orage tropical.

Elles dessinent, bien alignées des carrés.

Carrées de vie, de pleurs, de rire, de senteurs et de souffrances.

Elles dessinent aussi une rue, les rues, la ville : N'Djamena.

Elles dessinent le lieu de ces destins sans dessein : La rue.

Elle est mère, la rue.

Enfante-t-elle ou recueille-t-elle ces destins ?

Ceux des « enfants des rues » ?

Ne vous pressez pas de répondre. Prenez votre temps. Africain, le temps.

Les yeux étrangers – Nasara disent-ils que vous êtes saturés d'impressions.

Hypnotiques.

¹ Exposé prononcé au I^{er} Congrès de Pédopsychologie de l'Afrique de l'Ouest qui s'est tenu à Dakar, en décembre 1996 et repris in « Errare humanum est – Travail social et autonomie », *Annales Cardijn*, n° 15, 1997.

Ch. DUBOIS

Vous regardez, certes. Mais que voyez-vous ?

Ce que vous regardez vous empêche de voir.

Il faut voir au travers des images. Traversez la beauté de cette terre.

Le grain des sables et des argiles. La puanteur des ordures, aussi.

Voilà.

Vous êtes délestés de tout cela. Et souvent aussi de quelques objets (montre, sous, ...) auxquels vous pensiez tenir : votre premier contact avec la « débrouille » des enfants des rues.

Les « colombiens » dit-on là-bas. « Petite délinquance » lit-on ici dans le DSM IV. Oubliez.

Vous êtes prêts.

Poussez la porte. D'une « aire d'écoute ». Des corps s'étirent et sortent d'une torpeur. Des regards vous accueillent plus ou moins sortis de brumes éthyliques. D'embaumements de colle. Soyez patients. Votre présence étrange et étrangère ne manquera pas de regrouper autour de vous ceux qu'on appelle, vous vous souvenez ? « Enfants de la rue ».

Qu'est-ce qu'une « aire d'écoute » ?

Une invention, toute simple et efficace de mes collègues de l'APPERT². Ce n'est pas une institution mais un « milieu ouvert », un lieu où ces enfants des rues peuvent trouver asile. Un toit. Un peu de nourriture. De quoi ne pas crever de faim. De quoi trouver un peu de sécurité, se mettre autant que faire se peut à l'abri d'une mort qui guette sans cesse, à l'abri de l'arbitraire d'une arme qui pour se décharger se mettrait à les abattre.

Comme ça.

2. APPERT : association pour la promotion et la protection de l'enfant de la rue au Tchad.

Simplement.

Une aire d'écoute, c'est une aire avec quelques-uns qui écoutent (les éducateurs) « ces enfants parler de leurs besoins », de leur souffrance. De leur corps malade, aussi.

Qui reconstruisent avec eux, répétitivement, *leur* histoire de vie. Histoire d'un décrochage, aussi.

Qui pas à pas tentent d'élaborer des projets de réinsertion : familiale, parfois, économique, aussi, ce qui passe par l'élaboration de projets de formation, d'alphabétisation.

Quelques uns qui prennent donc au sérieux la question de *l'inscription* dans ces tenant-lieux de l'Autre que sont la famille, le social, mais qui acceptent le « choix de la rue » comme une destinée qui n'a pas à être combattue « à tout prix », qui doit être respectée et non pas considérée comme un symptôme honteux dont il convient de se débarrasser.

Qu'est-ce qu'un enfant de la rue ?

C'est une réalité. Mais ça, ça ne nous apprend rien.

Est-ce un concept ? Sûrement pas.

Un symptôme ? Non plus.

Une structure ? Point d'interrogation.

D'ailleurs, la question est prétentieuse.

Tout d'abord, apprenons à distinguer un « vrai » enfant de la rue d'un enfant dans la rue. Là, la question est prometteuse : d'introduire une interrogation sur ce qui serait la Vérité à lire dans le destin de la rue.

C'est qu'un enfant dans la rue est un enfant qui y vit, voire y « travaille » mais a conservé une attache familiale. A contrario, un enfant de la rue n'en a plus aucune, m'a dit L.

Ch. DUBOIS

Abdias, un des fondateurs de l'APPERT.

Quelle vérité y a-t-il là à entendre ? Qu'est-ce qu'un enfant sans aucune attache familiale? Vertigineuse, cette enfance là !

Si vous pensiez comme moi que l'enfance était ce moment de l'existence où le sujet dépend d'Autres Réels pour s'assurer une place dans le monde, dans l'Autre (un *heim*), force est de constater que pour une grande part de l'humanité, l'enfance, cela n'existe pas ou alors seulement pendant un temps très court.

Il n'est pas sans intérêt à ce sujet de savoir qu'au Tchad, un même mot désigne l'enfance jusqu'à 18 ans, un autre les bébés jusqu'à la fin de l'allaitement.

N'est-ce pas là que passe la frontière entre l'enfance et l'âge adulte ?

Il faudrait aussi prendre au sérieux cette idée de Maupassant « qu'est adulte, celui qui quel que soit son âge a perdu quelqu'un ».

Il est en effet assez abyssal d'entendre de très jeunes enfants (entre 4 et 7 ans, parfois) expliquer comme une évidence qu'ils ont choisi de partir de chez eux.

Qui face à une crise familiale (deuil, décomposition familiale, violence, etc.) font :

- Non pas un symptôme : ce qui serait encore une façon de « faire du Nom-du-Père », et d'adresser une question à l'Autre ;
- Non pas une fugue : ce qui, en tant qu'acting-out serait encore une façon d'interroger *et* de faire discours ;
- Mais prennent la rue, c'est-à-dire basculent dans *l'errance*, contraints désormais à une « stratégie de survie ».

Ces enfants sont en *rupture*. C'est assurément ce *type de rupture* qu'il convient d'interroger. Peut-on en rendre compte autrement qu'en termes socio-économiques, politiques, religieux et culturels ? C'est mon pari.

Vagabondages à N'Djamena

Tout se passe comme si nous nous retrouvions dans une clinique adolescente que nous connaissons bien chez des enfants parfois encore fort jeunes. Mais l'utilisation de cette notion d'adolescence, très usitée chez nous pour évoquer cette longue période entre l'enfance et l'âge adulte, est malaisée à N'Djamena. L'initiation, les rites de passage à l'âge adulte se font le plus souvent dans le contexte culturel des villages. Certains « enfants des rues » à N'Djamena se retrouvent à cet égard « en panne » et réclament parfois d'y avoir recours. Assez rarement, semble-t-il.

Ces ruptures signifient que des points de repère, des valeurs ont imploré.

Mais ces implosions ne sont pas du même ordre que celles qui ont lieu à l'adolescence, du fait des transformations liées à la sexualité.

Chez l'ado, ce sont avant tous les étayages narcissiques qui se trouvent remaniés. C'est la représentation de l'image du corps propre qui est en crise et s'accompagne d'une crise des images idéales qui avaient tenu lieu de référent imaginaire.

Chez l'ado en crise, ce n'est pas tant le support paternel comme référent symbolique – c'est-à-dire identitaire – qui est mis en cause mais surtout sa consistance imaginaire.

Ici, la question semble être davantage identitaire qu'identificatoire.

Lors d'un premier contact avec l'Aire d'écoute, les mots auront du mal à venir. L'enfant *de* la rue « oublie » de parler... parce que les mots l'oublient. Les mots semblent lui manquer.

S'il parle, c'est le plus souvent comme un Sans Nom, (ou sous un faux nom) et c'est plus de sa stratégie de survie que de son destin.

Celui-ci est une évidence qui dit le rejet. L'exclusion. Il ne lui pose plus question.

L'enfant de la rue ne *se* dit pas.

Tout se passe comme si quelque chose à un moment précis lui avait fait signe :

Ch. DUBOIS

injonction de rompre d'avec les siens.

La reconstitution, pourtant primordiale, de ce moment sera longue et malaisée.
C'est le travail des « histoires de vie ».

Ce « j'ai choisi la rue » – avec « paradoxalement » peu de revendication à l'égard de la famille – est un *acte d'auto-fondement, un « vouloir-être-sans-amarres »*.

Ce ne sont pas tant les figures identificatoires qui vacillent que la possibilité même de faire *Référence*.

Le problème étant qu'à vouloir se délier, à ne pas vouloir dépendre d'un Autre – familial – on risque de ne plus dépendre que de soi, voire de plus rien.

L'errance n'est pas sans voisinage avec la folie quand elle condamne à vivre dans un « no man's land ».

Je vous (re)³ parle donc d'une *déconstruction du lieu d'inscription*, du non-lieu de l'Autre, de l'Autre comme non-lieu.

C'est que, à côté du désarrimage psychotique de la fonction paternelle, la marginalisation extrême – et durable – de certains, avec pour corollaire l'empêchement de participer au « jeu social » et au lien libidinal qui le constitue rend *obsolète* et dérisoire toute référence à ce qui donne *statut* au sujet.

La « débrouille » étant dès lors la seule façon dont celui-ci tente *par lui-même* et *s'instituer*.

Le « nouveau sujet » qui advient n'est peut-être cependant qu'un néo-sujet.

Ainsi donc, « prendre la rue » semble relever du passage à l'acte.

Par son caractère *radical* (les raisons de départ sont le plus souvent sans commune mesure avec les risques – de vie et de mort – encourus) cet acte ne semble s'adresser à aucun autre, en place d'Autre, mais, à la limite à un Autre Absolu, au monde entier.

3. Cf. « 201, rue de la Limite – 1030 Bruxelles », in *Bulletin Freudien*, n° 29.

A l'humanité ?

Bien sûr, dans ces contrées-là, la notion même de *fonction* parentale semble bien différente de chez nous. Sous nos latitudes, parler de fonction parentale, maternelle ou paternelle implique que les parents soient *l'agent* d'une fonction qui les dépasse doublement :

- D'une part parce qu'on ne saurait être l'agent que d'une partition dans un contexte déjà rempli de tout ce qu'il en est de la fonction du signifiant qui préexiste à cet agent.
- D'autre part parce que le social, en terme de droit de l'enfant a quelque idée sur ce que cette fonction doit-être... au point de pouvoir déchoir quelqu'un de cette place.

Au Tchad, l'idée même que le social puisse destituer un parent paraît inconcevable. La fonction parentale n'est pas amendable. Point d'adresse donc pour une revendication. (La fixité de cette fonction étant peut-être inversement proportionnelle à la souplesse de la nomination).

Si ce qui a permis de penser notre destin dans ce monde (notre place face à ce que nous imaginons être ce qui est attendu de nous) ne peut être relayé par d'aucuns mis en place de référence, on assiste peut-être à un effondrement de la possibilité-même de s'en servir pour se soutenir face à ce qui a l'air d'avoir fonctionné, ici, comme injonction à rompre les amarres de l'Autre familial.

On sait que vers 1916, un certain S. Freud a soutenu que l'organisation sociale se soutient simultanément de deux dimensions dont l'une relève de la croyance au père, au chef mis en place d'Idéal du moi et l'autre, laïque, relève du statut social entre les membres unis par le lien au même. Mais, il ne suffit pas de renvoyer à une désagrégation du père idéal pour rendre compte du départ dans la rue.

S'il faut différencier la fonction inconsciente du Nom-du-père et celle du père

Ch. DUBOIS

idéal en tant qu'obstacle à cette fonction, le problème est bien de savoir comment ce signifiant n'a pu se frayer sa voie dans ces situations de vagabondage, de désaffiliation.

Quand des parents, même s'ils ont pu fonctionner comme imago, n'arrivent plus à faire que pour l'enfant un avenir soit *pensable*, quand ils n'arrivent plus à transmettre un passé articulé au présent et au futur, quand ils n'arrivent donc plus à faire des enfants des *dupes de la lignée* où ils s'inscrivent en tant qu'agents d'une place qui les détermine, il semble qu'il ne reste plus que l'errance.

Si l'Autre comme-un (c'est-à-dire parental) n'est plus crédible en tant que lieu où une question s'adresse et se formule, l'Autre comme *lieu* du sujet est *impensable*.

A quoi bon cette aliénation si les signifiants de l'Autre ne me permettent plus de penser ce qu'on veut pour/de moi. A quoi bon cette aliénation si l'Autre ne me veut assurément rien.

Je vous parle bien de ces enfants dont le destin semble être l'extinction de la demande imaginaire de l'Autre.

A un moment précis, pour eux, cet appel de l'Autre comme présence s'éteint. Et dès lors, cette expérience essentielle qui est expérience du désir de l'Autre par laquelle certains mots, certaines voies semblent s'exposer, implose. Ils se retrouvent comme devant un ordinateur dont ils ne connaissent plus le programme. Débranchés de cet Autre qui est là certes, mais davantage comme virtualité.

Comme s'il y avait équivalence de tous les signifiants, comme si toutes les solutions étaient possibles et équivalentes. C'est peut-être ça, l'errance.

Puis, en un temps second, il y a le « *j'ai choisi* » la rue.

Cette conception du *non-lieu* de l'Autre pose la question de la nature de cette *négation*. Il me semble qu'elle est à rapprocher du concept de forclusion. Mais, consentez, je vous prie, à ne pas tout de suite l'associer à la façon dont, à la suite de Lacan nous tentons de

décrire le mécanisme signant la psychose – forclusion étant à rapprocher de son sens juridique : « Exclusion de faire une production en justice par la suite de *l'expiration d'un délai prefixé* ».

Une métaphore me vient : une gare désaffectée est certes toujours une gare. Mais, on ne peut plus s'en servir, faute de passage. Doit-elle être reprise sur une carte ferroviaire ?

Si les cas qui nous occupent me semblent relever de cette forclusion de la fonction paternelle, ce n'est pas tant parce que ce qui n'aurait pas été symbolisé ferait retour dans le Réel (encore que le diagnostic de psychose soit assurément plus fréquent parmi eux) mais parce que la *fonction d'ancrage* de cette fonction semble s'effacer.

Ici, il semble que face à un certain nombre de trous dans le Réel, (traumatismes, dont une guerre civile vieille de 20 ans), il est fait appel à un symbolique, mais celui-ci ne répond plus.

Aux signifiants qui pourraient répondre ou ne leur fait plus crédit. C'est le *non-lieu*. Les mots sont peut-être disponibles, mais ils ne nomment plus. Ni l'expérience d'un sujet. Ni le sujet lui-même. Si la fonction paternelle est bien une fonction qui ne dépend que de la logique, et si le Nom-du-Père est du côté de la nomination, peut-être que la forclusion à laquelle nous assistons ici est effacement de l'efficacité de la nomination. Forclusion au sens de l'extinction de la parole qui inscrit et qui permet de penser dans un cadre.

Peut-être devrions-nous chercher du côté de ce qu'en mathématique on pourrait appeler la « réduction du domaine de définition de la fonction » pour rendre compte de cette opération du non-lieu.

Cette rupture par laquelle un sujet prend la rue, c'est à mon sens une *décision inconsciente* de penser que ce qui est le support (traditionnel) mythique de ce qui le détermine

Ch. DUBOIS

n'a plus cours et qu'il n'aurait à se supporter que de ce mythe ultra-réduit : celui d'être identique à son propre signifiant, identique à lui-même.

L'injonction étant bien cet impératif, (ce S_1 pur). Ce Je identifié à lui-même. Et c'est pourquoi ces enfants de la rue sont le paradigme du *maître*. Maître autonome du discours mythique.

C'est pourquoi peut-être leur existence même fait injure à l'une des croyances la plus *sacrée* : l'enfant dépend de sa famille.

Et la violence de s'abattre sur ces « maîtres parjures ».

Cette décision de se maintenir dans cet espace limitrophe qu'est la rue, ou dans cet espace d'entre eux qu'est l'aire d'écoute (puisque ces enfants-là ont fait un pas important vers une certaine sédentarisation) confine ces sujets à un *monoïdéisme* qui modifie la pensée.

La rue est le domaine de l'immédiateté : « si tu vis dans la rue tu n'as rien à voir avec le passé ni avec le futur ». Seul compte le présent. L'immédiat, c'est-à-dire un présent sans profondeur. « Al-Hadir Bakit ».

La rue est un destin dont la question est évacuée. Dont la chronologie est modifiée, voire absente. Domaine du « au jour le jour », du proche en proche.

Un espace démétaphorisé ? Elle en à l'air, mais l'air seulement.

Cet espace, en effet retrouve son humanité, c'est-à-dire sa valeur *métaphorique* dans une confrontation avec l'extrême. La mort. Seuls semblent subsister comme valeur absolue (c'est-à-dire qui s'impose) ces rites traditionnels mortuaires.

Comme si la seule valeur de ces enfants, la seule valeur à tenir comme idéale c'était la mort, ou la vie à condition de la risquer à chaque instant dans cette « roulette » non pas russe mais tchadienne qui se nomme la rue. Comme si ces enfants n'ont pas seulement perdu la dimension absolue de certaines valeurs (la famille par exemple) mais l'idée-même

qu'il puisse exister une valeur absolue, autre que la mort.

Or, cette notion de valeur absolue est essentielle au maintien de celle de distance, de profondeur donc pour tout dire de dimension (dit-mension) de l'Autre comme lieu.

D'autre part, dans ce non-lieu, des lieux se réorganisent. Si on appelle aculturation cette déconstruction du lieu de l'Autre, on nommera « culture de la rue » la réorganisation qui s'opère selon les trois dimensions que j'avais envisagées dans « 201, rue de la Limite - 1030 Bruxelles ». Les éducateurs de l'APPERT pensent qu'ils ont plus ou moins un mois pour tenter d'inverser ce double mouvement de déculturation et d'acquisition de la culture de la rue. Au-delà de ce délai, ce choix paraît irrévocable.

Ils ont leurs « nids » (le nid est une « famille anti-famille »), leur temple (lieu de regroupement), leur bande, leur « code » c'est-à-dire un « verlan local »⁴.

Recréation d'une identité communautaire imaginaire (être comme nous), excluant la dimension de l'au-moins-un, réduisant l'altérité à une différence relative.

C'est d'ailleurs sur cette faculté de ré-organisation des non-lieux que repose le succès certain de ces « aires d'écoute ».

Le respect que les éducateurs ont de la dignité de ce *choix de la rue* qu'impose désormais comme seul lieu du sujet produit dans l'aire d'écoute :

- Un effet de sédentarisation ;
- Un effet d'identité puisque le lien entre un enfant et son aire d'écoute dépasse le nécessaire de la survie. Ainsi, même « réinséré » socialement, l'enfant de la rue ne quitte pas l'aire au profit d'une habitation par ex.
- Une certaine restitution d'une dimension temporelle de la pensée.

4. La question est de savoir si cela peut faire « Autre scène ».

Ch. DUBOIS

J'ai déjà mentionné le travail sur « l'histoire de vie », sur le moment de décrochage. Notons maintenant l'apparition de « projets » qui même s'ils sont souvent illusoires sont autant de signifiants et d'adresse à un en place d'Autre.

Avec bien sûr des effets très spectaculaires sur la diminution de la violence entre eux et sur la santé.

C'est aussi, en définitive, le seul pari que l'on peut prendre pour travailler avec eux : tenir la place de celui à qui les choses peuvent s'énoncer pour amener à ce que s'entende *et* la souffrance *et* le lieu d'où elle parle.

Car enfin, que peut faire un psychanalyste quand il se met à travailler sur les « grandes poubelles » de N'Djamena ?

Il constate une modification profonde du *statut de la parole*. Une perte de ce que parler veut dire par *solidification de l'être à ce qu'il dit*.

Il constate un rabattement du manque-à-être fondateur de l'humain sur le dénuement.

Ces enfants se sont mis dans une situation où le manque surgit du partout, où seule compte une logique de *survie*, ou la *débrouille* occupe tout le temps.

Est-ce que la débrouille est une ultime façon de faire du nom du père, est-ce que l'errance est une ultime défense contre le décrochage psychotique ?

De s'être mis dans une situation où ils ont tout perdu, où ils n'ont plus rien à perdre, cela les empêcheraient-ils de miser, de risquer leur mise au jeu de la logique du désir ? Ou alors, cette aporie extrême n'est-elle pas, comme chez l'anorexique, le seul lien maintenu à cette logique du désir ?

Il n'est d'ailleurs pas impossible que d'aucuns parmi eux recherchent du

traumatisme fort, consistant, pour tenter de dire les impasses de leur situation subjective.

Alors, la fonction de l'analyste n'est-elle pas avant tout de tenter de restituer *ce que parler veut dire* : d'arracher la parole à sa stricte valeur de fonctionnalité où elle voisine à s'y confondre avec le passage à l'acte.

Restituer à la parole sa fonction d'effectuation d'un sujet en lui reconnaissant quelque peu de signification. Redonner crédit à ce « parler pour ne rien dire ». Car quand, dans cette stratégie de survie, elle se réduit à sa valeur de communication, quand s'holophrase l'être à son énoncé, l'espace imaginaire se collapse. La formidable créativité de l'enfant (africain) semble tomber dans les Limbes.

Dans un premier temps, ici au sein de l'Aire d'Ecoute, l'enfance n'existe plus. Enfance c'est-à-dire le déploiement de l'espace du jeu, de la créativité. Ces enfants ne jouent plus (seuls subsistent surtout chez les plus grands des jeux de hasard), ils travaillent... pour d'autres plus grands, en général.

L'enfance, se fait « taper dessus », à propos et au figuré.

Mais si, très activement, vous tenez cette place Autre qui donne foi à une parole pour *se* dire, cet espace réapparaît à nouveau. Profondément humain.

Et cet espace du jeu de réapparaître.

Ce qui dans ces conditions se restitue avant tout c'est *l'adresse* – soit la fonction proprement signifiante – comme en témoigne ce petit mot qu'un enfant me fait parvenir juste avant mon départ : eux, lui, si prompts à demander quelque argent me demande de lui trouver un *correspondant* belge.

Il suffisait d'y penser.